

20 Culture

Les enfants de la malchance vont vers la lumière

CINÉMA Fernand Melgar émerge du barouf provoqué par sa dénonciation du deal de rue à Lausanne avec un documentaire touché par la grâce: «A l'école des Philosophes» qui suit l'année scolaire de cinq gosses atteints d'un handicap mental

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Ils sont «nés du mauvais côté du hasard». Albiana est atteinte du syndrome de Down. Une mitochondriopathie dégénérative a été diagnostiquée chez Chloé. Louis et Léon souffrent d'autisme, Kenza d'hypotonie. Ils ont 4 ans, et voici leur premier jour d'école.

Le «premier jour» est un rendez-vous qu'apprécie Fernand Melgar. Entre 2000 et 2003, il a consacré dix courts métrages à ces moments où l'on risque un pas vers l'inconnu – adoption d'un enfant, rentrée scolaire ou débuts professionnels... Béatrice, l'héroïne trisomique de *L'apprentissage*, a d'ailleurs déterminé *A l'école des Philosophes*. Le cinéaste lausannois venait de décliner la proposition que la Fondation de Verdeil lui avait faite de consacrer un film à ses soixante ans d'activités. Il s'est ravivé en croisant Béatrice à la piscine.

548 heures de rushes

Il a visité les douze établissements pour enfants et adolescents que la fondation gère dans le canton de Vaud. Le dixième, sis rue des Philosophes, à Yverdon, s'est imposé comme la scène du film. En plus, fait rare, une classe allait se constituer, alors que généralement les nouveaux élèves intègrent des groupes déjà formés.

Porté par cet amour des gens qui fait la force de son cinéma, Fernand Melgar a passé un an à l'école des Philosophes. Il en a ramené 548 heures de rushes. Le film témoigne une nouvelle fois

de son art de se fondre dans un milieu pour en capter les gestes et les regards traduisant une réalité proche et méconnue.

Vivre ensemble

C'est le premier jour d'école. Chaos et panique. Les gosses s'agitent dans tous les sens comme des insectes affolés ou restent prostrés. Planté devant une fenêtre pluvieuse, le petit Louis appelle son papa. Ce plan particulièrement douloureux fait ressentir la profonde détresse de l'enfant.

Les accompagnantes, sous la houlette d'Adeline, ont tout de l'ange descendu sur terre. D'une patience infinie, d'une présence de chaque instant, elles apprennent à s'acquiescer de petits rituels (chanter «Savez-vous planter les choux?»), à prendre confiance en soi, à apprendre à vivre ensemble.

Le contrechamp donne la parole aux parents, marqués par l'épreuve, mais heureux de ce qu'ils reçoivent de leur enfant différent. «Nous avons cinq sens, ces enfants un ou deux de plus que nous», pense Adeline, et le film semble lui donner raison. Un miracle a lieu devant nos yeux. La classe se structure. Les enfants progressent, se socialisent, les âmes prisonnières éclosent. Les regards s'allument, les mots viennent aux lèvres. Albiana cesse de réclamer de l'affection en tapant les autres, Kenza redresse la tête, Chloé arrive à se mouvoir. Aux bords de Saillon, la classe se laisse dériver au fil de l'eau, libérée de toute pesanteur, comme réconciliée avec la vie. *A l'école des Philosophes* est beau comme le printemps. ■

★★★ *A l'école des Philosophes* (Suisse, 2018), de Fernand Melgar, 1h37.

PROJECTIONS

Avant-premières en présence de Fernand Melgar

Genève Les Scala, me 5, 20h

La Chaux-de-Fonds Scala, je 6, 20h

Vevey Astor, ve 7, 18h30

Oron Cinéma d'Oron, sa 8, 20h

Morges Odéon, di 9, 11h

Delémont Cinémont, lu 10, 18h30

Aigle Cosmopolis, ma 11, 18h30

Orbe Cinéma Urba, me 13, 19h20

Tramelan Cinématographe, sa 15, 17h30

Aubonne Rex, lu 17, 20h30

Bex Grain de Sel, ma 18, 20h

Monthey Le Plaza, je 20, 18h30

La Neuveville Cinéma Neuveville, di 23, 17h30

Cossonay Casino, di 23, 20h30

Le Sentier La Bobine, me 26, 20h00

Echallens Cinéma Echallens, sa 29, 17h

Château-d'Œx Eden, di 30, 17h

Sainte-Croix Royal, ve 5 oct., 20h30



Fernand Melgar: «J'ai tourné non-stop pendant quasi une année et demie.» (JEAN-CHRISTOPHE BOTTI/KEYSTONE)

«Un film qui va vers le beau»

ENTRETIEN Le cinéaste Fernand Melgar évoque le tournage d'«A l'école des Philosophes» et la polémique qui a embrasé la Suisse romande

Après vos films sur l'immigration, «La forteresse» ou «Vol spécial», vous semblez renouer avec une sensibilité moins politique dans «A l'école des Philosophes»... On a toujours qualifié mon cinéma de politique. Je ne fais pas de cinéma militant, mais du cinéma tout court. Peut-être engagé... Des gens m'ont demandé: «C'est quoi ton nouveau film sur les réfugiés? Ah bon? Tu changes de sujet?» Je ne choisis pas mes sujets, ce sont eux qui me choisissent. Et c'est toujours le même: je parle de gens laissés sur le bas-côté. C'est la marge qui nous définit, qui permet de mieux nous connaître. Bien que je cherche la petite lumière dans la nuit, mes films étaient bien malgré moi désespérés. Alors que *L'école des Philosophes* va vers le beau. Sans faire de mysticisme, j'ai été guidé par une lumière.

Vos films incitent le spectateur à s'interroger... Je parle tout le temps de moi. Je parle de mon enfance, des classes d'accueil. A l'école des Philosophes, j'avais l'impression de voir de petits Italiens, de petits Espagnols essayant de se conformer à la société qui les entoure. C'est mon ADN. Dans le film, des parents immigrés se retrouvent d'ailleurs avec des parents suisses autour du handicap de leur enfant. L'idée du film, c'est que la vie finit toujours par trouver un chemin – même s'il est compliqué.

Vous avez réalisé *A l'école des Philosophes* seul, sans équipe technique... On est arrivés à l'école, le preneur de son, son assistante et moi, avec une grosse caméra. Les enfants ne faisaient que regarder le micro. A la fin de la semaine, le preneur de son m'a dit: «Tu n'as même pas besoin de parler, j'ai compris.» Je suis resté seul avec la caméra et un système de micro. Les gamins venaient toucher tous les boutons. Alors j'ai filmé avec un appareil photo, parce qu'ils étaient habitués à l'appareil photo de

leurs parents. Je crois que je n'ai jamais eu un rapport aussi intime avec mon sujet, que je n'ai jamais été aussi près de l'autre. La technique a disparu; ce film, c'est vraiment mon regard.

Vous avez réussi à vous faire oublier des enfants? Non, au contraire. C'est impossible de se faire oublier quand on est à un mètre de ces enfants. On fait partie du processus. C'est un peu ce que les ethnologues appellent l'«observation participative». J'ai tourné non-stop pendant quasi une année et demie. J'allais tous les jours à l'école, et c'était chaque fois un bonheur. Alors qu'on allait à reculons à Frambois [le centre de détention administrative, à Genève, où a été tourné *Vol Spécial*, ndr]. L'école était au contraire une espèce de source de vie. Sans aucun mysticisme, je trouve incroyable comme la vie arrive toujours à sourdre.

Pour la première fois, il y a de la musique dans un de vos films... Oui. J'étais plutôt un ayatollah du cinéma direct. La monteuse, Karine Sudan, m'a dit: «Tu ne trouves pas qu'on devrait mettre de la musique?» J'allais dire non, et puis je me suis ravivé. Je venais de rencontrer Nicolas Rabaesus, un jeune compositeur. Le film l'a bouleversé, il a décidé de composer une musique pour quintette à vent.

Les parents des enfants ont-ils accepté facilement que vous veniez tourner à l'école? L'école compte 50 élèves, donc 50 familles. Je les ai réunies dans le réfectoire pour parler du film et expliquer que je ne pouvais rien faire sans leur autorisation. Et puis j'ai baissé la tête. Je me préparais à dire que ceux qui ne voulaient pas aillent à gauche et les autres à droite. Ils ont dit oui à l'unanimité. Une maman a ajouté: «Enfin on s'intéresse à nous.» Je ne m'y attendais pas! J'ai eu la liberté de filmer dans n'importe quelle situation. Je ne suis pas invisible, mais présent dans une relation de confiance. Je ne suis pas face à eux, je suis à côté d'eux, je les accompagne.

Vous avez déclenché au début de l'été une vive polémique en dénonçant le deal de

rue dans le quartier du Maupas, à Lausanne. Imaginez-vous la violence de la réaction? Non. Parce qu'une fois de plus je n'ai pas réfléchi. Cela fait quarante ans que je vis au Maupas. Depuis vingt ans, des Gambiens, musulmans et plutôt cools, y dealaient. Des Nigériens les ont évincés. Ils sont chrétiens, ils boivent, à 16 heures ils sont bourrés et agressifs. Ils se sont rapprochés des écoles. Je suis allé leur dire: «Les gars, si vous continuez, je vous prends en photo et je vous fous sur internet. Et vos familles sauront ce que vous faites.» Les mecs rigolaient. Après, ils ont dit: «Si tu fais ça, on te tue.» Quand l'un d'eux m'a dit «C'est ma rue», il m'a énervé. Je l'ai pris en photo, instinctivement, dans une démarche semblable à celle qui dictait le tournage de *Vol spécial*. J'ai posté la photo sur internet et vu le compteur s'emballer. Comme si j'avais allumé la mèche d'un baril de poudre...

Vous regrettez? Je n'ai aucun regret quand je vois le Maupas aujourd'hui. On y comptait quelque 80 dealers sur 300 mètres. Le quartier sombrait, les commerces commençaient à fermer. Il a suffi de deux policiers qui tournent pour que les dealers partent. Ils se limitent aux boîtes de nuit le soir. M'être fait rosser par tout le milieu artistique m'a permis de m'affranchir de quelque chose qui me pesait. Je pense que je me suis métamorphosé. Cette polémique m'a arraché à une chrysalide. Les gens pensent que je fais la méthode Coué, mais je trouve tout ça très positif.

L'excommunication qui vous a frappé dans le milieu du cinéma participe-t-elle d'un conflit générationnel? Au cours de cette année passée dans l'école, je me suis dit que le moment de la transmission était venu. Que les étudiants de la HEAD m'aient rejeté comme un corps étranger a été pour moi le meilleur des enseignements – et pour eux une leçon de cinéma. Au cours de ce chapitre de la comédie humaine, je me suis débarrassé du 90% de mon carnet d'adresses. A un moment, j'avais honte de recevoir autant de prix. Les distinctions vous séparent des autres. Cette polémique, cette rossée ont remis les compteurs à zéro, m'ont allégé. Une centaine d'articles de fond ont été consacrés à cette histoire. Le *Tages-Anzeiger* prépare un dossier sur les enjeux de la culture et la politique, sur les idéaux de la gauche.

«Que les étudiants de la HEAD m'aient rejeté comme un corps étranger a été pour moi le meilleur des enseignements – et pour eux une leçon de cinéma»

Certains estiment que Melgar le gauchiste a trahi la cause... Grégoire Junod [le syndic de Lausanne, ndr] m'a dit: «Tu fais du mal au parti.» Je lui ai répondu «Mais quel parti?» Ha, ha! Il était sûr que j'étais socialiste. Après, voyant que je ne l'étais pas, il a corrigé: «Du mal à la cause...» Certains applaudissent quand je montre dans *Vol spécial* des policiers qui entravent des migrants noirs, mais laissent des dealers s'installer devant des écoles... Je me suis demandé quelles auraient été les réactions si ces dealers avaient été de la mafia russe. Les gens ne les auraient sans doute pas acceptés – et je ne serais sans doute plus en vie... Pour Pierre Conscience, secrétaire du mouvement SolidaritéS, les dealers africains sont des travailleurs précaires qui nous font payer deux cents ans de colonialisme. C'est très intéressant: la figure du Noir reste captive du regard des Blancs. On juge à leur place qu'il est indécemment de les montrer. Moi, qu'ils soient Noirs ou Blancs, je m'en fous. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR A. DN

EN BREF

Le Festival international du film de Toronto ouvre ses portes jeudi

Des documentaires, des classiques de l'horreur revisités, beaucoup de politique, mais aussi les premiers films en anglais de plusieurs cinéastes, dont les francophones Xavier Dolan et Mélanie Laurent, épiceront le menu du Festival international du film de Toronto, qui ouvre ses portes jeudi. Plus de 300 longs et courts métrages de 74 pays seront présentés du 6 au 16 septembre lors de cette 43e édition. AFP

PUBLICITÉ

MINERVA
CUEVAS
13 SEPTEMBRE
7 OCTOBRE
2018

LA COMUNE
OU LA MORTE

EMERGENCY.
Art Space Vevey | www.einzweidrei.info

LES ÉTOILES DU TEMPS

★★★★
On adulte
★★★
On admire
★★
On estime
★
On supporte
●
On peste
●●
On abhorre
—
On n'a pas vu